

tendre aux démonstrations géométriques ; et, quoiqu'ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celles-ci ; car on peut aisément être très-habile homme et mauvais géomètre.

Mais ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre par cette considération merveilleuse à se connaître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même.

J'ai cru être obligé de faire cette longue considération en faveur de ceux qui ne comprenant pas d'abord cette double infinité sont capables d'en être persuadés. Et quoiqu'il y en ait plusieurs qui aient assez de lumière pour s'en passer, il peut néanmoins arriver que ce discours qui sera nécessaire aux uns, ne sera pas entièrement inutile aux autres.

PRÉFACE SUR LE TRAITÉ DU VIDE¹.

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir

¹ Publié pour la première fois par Bossut, qui l'a intitulé on ne sait pourquoi : *De l'autorité en matière de philosophie*. Ce morceau, dit M. Cousin, semble un fragment du *Discours de la Méthode*, tant il est pénétré de l'esprit de Descartes. Il roule sur la distinction es-

moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées et des mystères même de ses obscurités ; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons¹.

Ce n'est pas que mon intention soit de corriger

sentiellement cartésienne de la philosophie et de la théologie, l'une où l'autorité est de mise, puisqu'elle n'admet point d'innovations ; l'autre où l'autorité est un contre-sens, puisqu'elle vit de découvertes perpétuelles. . . . Plus tard, et dans les *Pensées*, Pascal ne traite ni la philosophie ni Descartes avec ce respect. Je soupçonne que ce morceau est de l'époque où Pascal était tout occupé de sciences, à peu près du temps de la lettre à M. Le Pailleur, *sur le vide*, ou de celle à M. Ribeyre, lettres qui sont de l'année 1647 et de l'année 1651. Ce sont les mêmes principes et le même ton à la fois grave et animé. Aussi ce petit traité n'est-il pas dans notre manuscrit. C'est Bossut qui l'a publié pour la première fois et sans dire d'où il l'a tiré.

Bossut avait fait subir au texte de nombreuses altérations nécessitées en quelque sorte par le titre arbitraire qu'il avait choisi, et de plus il n'avait point indiqué le manuscrit d'après lequel il avait fait la publication. M. Faugère a restitué le texte et le titre d'après le manuscrit du père Guerrier.

« Ce n'est rien moins, dit M. Faugère, que la préface d'un *Traité sur le vide*. Il paraît que ce dernier ouvrage n'existe plus ; du moins il n'a pas été retrouvé, et peut-être Pascal n'y mit jamais la dernière main. M. Périer en parle ainsi dans l'avertissement qui précède le récit réimprimé par lui en 1663 de la célèbre expérience du Puy-de-Dôme : « Le traité dont il sera parlé en plusieurs endroits de cette » relation est un grand traité que M. Pascal avait composé touchant » le vide, qui s'est perdu et dont on a seulement trouvé quelques » fragments que l'on a mis ci-devant. » Les fragments mentionnés par M. Périer ont été imprimés à la suite du *Traité sur l'Équilibre des liqueurs et la pesanteur de l'air*. Nous en avons retrouvé un autre fragment très-court dans le ms. autographe des *Pensées*. Quant à l'époque à laquelle ce *Traité du vide* a été composé, on voit dans deux lettres de Pascal, l'une à M. Périer concernant l'expérience du Puy-de-Dôme, et l'autre à M. de Ribeyre, qu'il avait déjà commencé cet ouvrage en 1647 et qu'il travaillait à l'achever en 1651. La préface a dû être écrite dans cet intervalle, et plutôt vers 1651. »

Nous reproduisons ici l'excellent texte de M. Faugère.

¹ Il y a ici une lacune d'environ dix lignes. (*Note du P. Guerrier.*)

un vice par un autre, **et de ne faire** nulle estime des anciens parce que l'on en fait trop.

Je ne prétends pas **bannir** leur autorité pour relever le raisonnement **tout seul**, quoique l'on veuille établir leur autorité **seule** au préjudice du raisonnement ¹.

Pour faire cette **importante** distinction avec attention, il faut considérer **que** les unes dépendent seulement de la mémoire **et sont** purement historiques, n'ayant pour objet **que de savoir** ce que les auteurs ont écrit; les autres **dépendent** seulement du raisonnement et sont **entièrement** dogmatiques, ayant pour objet de chercher et **découvrir** les vérités cachées.

Celles de la **première** sorte sont bornées d'autant que les livres dans lesquels elles sont contenues ².

C'est suivant cette distinction qu'il faut régler différemment l'étendue de ce respect. Le respect que l'on doit avoir pour ³.

Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs **ont écrit**, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans la jurisprudence, dans les langues ⁴, et surtout dans la théologie; et enfin dans toutes celles qui ont pour principe, ou le fait simple ou l'institution **divine** ou humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on en peut savoir **y est contenu** : d'où il est

¹ Lacune de deux lignes.

(Note du P. Guerrier.)

² Une lacune.

(Faugère.)

³ Deux lignes. (Note du P. Guerrier.)

⁴ Après le mot *langues*, il y a un blanc d'un mot ou deux.

(Faugère.)

évident que l'on peut en avoir la connaissance entière, et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter.

S'il agit de savoir qui fut premier roi des Français; en quel lieu les géographes placent le premier méridien; quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature; quels autres moyens que les livres pourraient nous y conduire? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent?

C'est l'autorité seule qui nous en peut éclaircir. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle: de sorte que pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés; comme pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises; parce que ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison, et que, l'esprit de l'homme étant trop faible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle.

Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous les sens ou sous le raisonnement: l'autorité y est inutile; la raison seule a lieu d'en connaître. Elles ont leurs droits séparés: l'une avait tantôt tout l'avantage; ici l'autre règne à son tour. Mais comme les sujets de cette sorte sont proportionnés à la

portée de l'esprit, il trouve une liberté tout entière de s'y étendre : sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption¹.

C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture, et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour devenir parfaites. Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés : et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous en un état plus accompli que nous ne les avons reçues.

Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux séparés des nôtres, tous deux néanmoins joints ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier.

L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des

¹ Une lacune.

nouveautés en théologie. Cependant le malheur du siècle est tel, qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie, inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination et reçues avec applaudissement; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoiqu'en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues : comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes était de devoir, et que celui que l'on porte aux plus anciens des Pères était seulement de bienséance ! Je laisse aux personnes judicieuses à remarquer l'importance de cet abus qui pervertit l'ordre des sciences avec tant d'injustice; et je crois qu'il y en aura peu qui ne souhaitent que cette *liberté*¹ s'applique à d'autres matières, puisque les inventions nouvelles sont infailliblement des erreurs dans les matières² que l'on profane impunément; et qu'elles sont absolument nécessaires pour la perfection de tant d'autres sujets incomparablement plus bas, que toutefois on n'oserait toucher.

Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance, et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer; et considérons que s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues ou que ceux

¹ Le mot ici souligné, que nous rétablissons par conjecture, est en blanc dans le ms. (Faugère.)

² Il faudrait, ce semble : *matières théologiques*.

(Faugère.)

de leur temps eussent fait **la même** difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils **leur** offraient, ils se seraient privés eux-mêmes et **leur** postérité du fruit de leurs inventions.

Comme ils ne se sont **servis** de celles qui leur avaient été laissées que **comme de** moyens pour en avoir de nouvelles, et que **cette** heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux **grandes** choses, nous devons prendre celles qu'ils **nous** ont acquises de la même sorte, et à leur **exemple** en faire les moyens et non pas la fin de notre **étude**, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant.

Car qu'y a-t-il de plus **injuste** que de traiter nos anciens avec plus de retenue **qu'ils** n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'**avoir** pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont **mérité** de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un **pareil** pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage ¹ ?

Les secrets de la nature **sont** cachés; quoiqu'elle agisse toujours, on ne **découvre** pas toujours ses effets: le temps les révèle d'**âge** en âge, et quoique toujours égale en elle-même **elle** n'est pas toujours également connue.

Les expériences qui nous **en** donnent l'intelligence multiplient **continuellement**; et, comme elles sont les seuls principes de la **physique**, les conséquences multiplient à **proportion**.

C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments **et** de nouvelles opi-

¹ Lacune de cinq ou six lignes. (Note du P. Guerrier.)

nions sans mépriser *les anciens* et ¹ sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux; parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue, et quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître.

N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux

¹ Lacune d'un ou deux mots dans le ms. Nous la suppléons par les mots soulignés. (Faugère.)

produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque la ¹..... nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire ²..... toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage, non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que,

¹ Ici un mot en blanc.

² Même observation.

(Faugère.)

(Id.)

par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avaient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

Car n'étaient-ils pas excusables dans la pensée qu'ils ont eue pour la *voie de lait*, quand la faiblesse de leurs yeux n'ayant pas encore reçu le secours de l'artifice, ils ont attribué cette couleur à une plus

grande solidité en cette partie du ciel qui renvoie la lumière avec plus de force?

Mais ne serions-nous pas inexcusables de demeurer dans la même pensée, maintenant qu'aidés des avantages que nous donne la lunette d'approche, nous y avons découvert une infinité de petites étoiles, dont la splendeur plus abondante nous a fait reconnaître quelle est la véritable cause de cette blancheur?

N'avaient-ils pas aussi sujet de dire que tous les corps corruptibles étaient renfermés dans la sphère du ciel de la lune, lorsque durant le cours de tant de siècles ils n'avaient point encore remarqué de corruptions ni de générations hors de cet espace?

Mais ne devons-nous pas assurer le contraire, lorsque toute la terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer¹ et disparaître bien loin au delà de cette sphère?

C'est ainsi que sur le sujet du vide ils avaient droit de dire que la nature n'en souffrait point, parce que toutes leurs expériences leur avaient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorrait et ne le pouvait souffrir.

Mais si les nouvelles expériences leur avaient été connues, peut-être auraient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier par là que le vide n'avait point encore paru. Aussi, dans le jugement qu'ils ont fait que la nature ne souffrait point de vide, ils n'ont entendu parler de la nature qu'en

¹ La vraie nature des comètes était encore ignorée au temps de Pascal. (Note de l'édition Bossut.)

l'état où ils la connaissaient; puisque, pour le dire généralement, ce ne serait assez de l'avoir vu constamment en cent rencontres, ni en mille, ni en tout autre nombre, quelque grand qu'il soit; puisque s'il restait un seul cas à examiner, ce seul suffirait pour empêcher la définition générale, et si un seul était contraire, ce seul¹. Car dans toutes les matières dont la preuve consiste en expériences et non en démonstrations, on ne peut faire aucune assertion universelle que par la générale énumération de toutes les parties et de tous les cas différents. C'est ainsi que quand nous disons que le diamant est le plus dur de tous les corps, nous entendons de tous les corps que nous connaissons et nous ne pouvons ni ne devons y comprendre ceux que nous ne connaissons point; et quand nous disons que l'or est le plus pesant de tous les corps, nous serions téméraires de comprendre dans cette proposition générale ceux qui ne sont point encore en notre connaissance, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'ils soient en nature.

De même quand les anciens ont assuré que la nature ne souffrait point de vide, ils ont entendu qu'elle n'en souffrait point dans toutes les expériences qu'ils avaient vues et ils n'auraient pu sans témérité y comprendre celles qui n'étaient pas en leur connaissance. Que si elles y eussent été, sans doute ils auraient tiré les mêmes conséquences que nous et les auraient par leur aveu autorisées de cette

¹ Deux lignes. (Note du P. Guerrier.)

antiquité dont on veut faire aujourd'hui l'unique principe des sciences.

C'est ainsi que sans les contredire, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disaient; et, quelque force enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce serait ignorer sa nature de s'imaginer qu'elle ait commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue.

NOUVEAU FRAGMENT DU TRAITÉ DU VIDE.

Qu'y a-t-il de plus absurde que de dire que des corps inanimés ont des passions, des craintes, des horreurs; que des corps insensibles, sans vie et même incapables de vie aient des passions qui présupposent une âme au moins sensitive pour les ressentir? De plus, que l'objet de cette horreur fût le vide; qu'y a-t-il dans le vide qui leur puisse faire peur? qu'y a-t-il de plus bas et de plus ridicule?

Ce n'est pas tout: qu'ils aient en eux-mêmes un principe de mouvement pour éviter le vide, ont-ils des bras, des jambes, des muscles, des nerfs?

FIN DU VOLUME.

INDEX

DES PENSÉES DE PASCAL.

A

- ABÛTISSEMENT, 232.
 ABÛME. Pascal croit en voir un à ses côtés, 42, note.
 ABUS des vérités, 215.
 ACADÉMICIENS, 235.
 ACTIONS; les moindres sont importantes pour le salut, 387.
 ADMIRATION, gâte tout, 412.
 AGNEAU pascal, 366.
 AGREABLE (l'), en quoi il consiste, 552.
 AGREMENT, ne doit pas régler la croyance 523.
 AIR, 126.
 ALCORAN, 317.
 AMBITION, 539, 540.
 AMES; ses qualités peuvent se perdre, 180.
 — a diverses inclinations, 195.
 — quelle est sa plus grande maladie, 469.
 — cherche des biens aussi durables qu'elle-même, 494.
 — touchée par la grâce, 495.
 — ce qu'elle est dans l'état de péché, 493 et suiv.
 — ce qu'en dit Montaigne, 507.
 — ne peut se reposer dans les vices, 520.
 — suit une volonté corrompue, 528.
 — tout est grand dans une grande âme, 541.
 — s'agrandit par certaines passions, 551.
 — Voir encore 127, 189, 227, 403.
 AMI véritable; en quoi utile? 199.
 AMIS, médisent les uns des autres, 200.
 AMITIÉ, 441.
 AMITIÉ des rois, 194.
 AMOUR, tué par la petite vérole, 179.
 — pour une belle personne, est peu de chose, 179.
 — ne s'adresse point aux personnes, mais aux qualités, 180.
 — ses causes et ses effets, 196.
 — change avec les années, pour-quoi? 410.
 AMOUR; discours sur les passions de l'amour, 538.
 — l'esprit le rend plus précieux, 541.
 — ses rapports avec l'esprit, *ibid.*
 — est plus grand chez les gens d'esprit, *ibid.*
 — se soutient par l'esprit et en donne, 544.
 — est toujours naissant, *ibid.*
 — ce qu'il est dans des conditions inégales, 545.
 — est la même chose que la raison, 551.
 — Voir *Délicatesse, Esprit.*
 AMOUR de Dieu, 375 et chap. xvi.
 AMOUR filial, 156.
 AMOUR de l'homme pour soi-même, 454. — Voir *Moi.*
 AMOUR-PROPRE, sa nature, 138. — Voir encore 545 et chap. iii.
 ANULETTE de Pascal; on s'est trompé à ce sujet, 41.
 ANCIENS; on doit borner le respect qu'on a pour eux, 585.
 — sont ainsi nommés à tort, 589.
 ANDRÉ (le père), éditeur de Pascal, 6.
 ANIMAUX, comparés à l'homme, 131.
 — leur instinct, 588.
 — Voir *Bêtes.*
 ANTECHRIST, 342, 344, 345.
 ANTIQUITÉ; respect exagéré qu'on lui porte, 580.
 ANTI THÈSES, 211.
 APÔTRES, ont levé le seau des livres saints, 290.
 — leur sincérité n'est pas suspecte, 312.
 ARCHIMÈDE, 308.
 ARIANISME, 357.
 ARIENS, 340.
 ARISTOTE, n'a point une robe de pédant, 198.
 ARITHMÉTIQUE, quel est son objet, 567. — Voir *Machine.*
 ART de persuader, 521.